

Entretien avec Peter Sehr

Henry Welsh

Volume 14, Number 3, Fall 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/895ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Welsh, H. (1995). Entretien avec Peter Sehr. *Ciné-Bulles*, 14(3), 48–50.



Peter Sehr (Photo: Mathias Bothor)

«L'antisémitisme est toujours présent en Allemagne.»

Peter Sehr

par Henry Welsh

Peter Sehr, rencontré à Montréal ce printemps, est un cinéaste allemand dont l'itinéraire est tout à fait original. À l'âge de 19 ans, il entreprend des études de chimie. En 1974, il part pour l'Amérique du Sud. De 1975 à 1979, il poursuit ses études à l'Université d'Oxford (section biophysique) où il dirige parallèlement le ciné-club et réalise son premier court métrage. En 1980, c'est à Paris qu'il séjourne où une bourse d'études le conduit à l'Institut Pierre et Marie Curie. En 1982, il s'installe à Munich et décide de se consacrer exclusivement au cinéma. Tour à tour l'assistant de divers réalisateurs dont Bernard Sinkel, Carl Schenkel, Claude Lelouch et Herbert Achternbush, le plus iconoclaste des réalisateurs germaniques, il écrit simultanément son premier scénario, **Wüstes Land (le Pays du désert)**.

Lors de notre rencontre, il voulait davantage m'entretenir sur la situation du cinéma allemand plutôt que sur les racines de son plus récent film, **Kaspar Hauser**. Son engagement pour défendre l'existence de ce cinéma national n'a pas d'équivalent chez les autres réalisateurs contemporains. Ce second long métrage, au titre qui rappelle le traitement du même personnage par Werner Herzog dans **l'Énigme de Kaspar Hauser**, choisit de décortiquer avec une foule de détails tirés de textes historiques authentiques l'existence tragique du jeune Kaspar Hauser, enfant perdu dont l'origine scellait le destin. En effet, pour de terribles raisons politiques liées à la fois aux généalogies princières mais aussi au démembrement des royaumes de l'Europe centrale à la suite des guerres napoléoniennes, la Bavière ourdit un complot

qui fait disparaître l'héritier du trône du Bade en le remplaçant par un fils de nourrice à qui un coup mortel est donné avant de le présenter au Grand Duc. Des années plus tard, un jeune homme est découvert et pris sous la protection d'un juge qui périra empoisonné alors qu'il est sur le point de révéler l'ascendance de Kaspar. Autour de l'intrigue qui nous tient en haleine comme un bon roman historique, c'est toute la question de la légitimité du pouvoir, des tracés des frontières et des alliances entre États qui est mise en cause par le cinéaste. À la lumière de la réunification allemande, Peter Sehr présente le personnage de Kaspar Hauser comme le symbole d'une identité à jamais déconstruite, toujours à la recherche de son unité.

Ciné-Bulles: *Un succès comme celui de Kaspar Hauser ne s'était pas vu depuis très longtemps en Allemagne.*

Peter Sehr: Le film a fait plus de 500 000 entrées à travers le pays et a même devancé **Madame Doubtfire** de Chris Columbus qui sortait en même temps. Le film a d'abord été présenté dans 32 salles, puis nous sommes passés à 80 après trois semaines d'exploitation; nous aurions pu aller jusqu'à 120 salles mais **la Liste de Schindler** de Steven Spielberg est sorti, ce qui a réduit le nombre de villes. Mais je suis très heureux du succès au *box-office*. Par ailleurs, l'impact énorme du film de Spielberg me fait plaisir, car à l'époque, en Allemagne, on assistait à une série d'attentats fascistes. Et si on compare les populations respectives, c'est trois fois plus de gens qui sont allés le voir en Allemagne qu'aux USA. Finalement, c'est un phénomène impressionnant puisque ce film a fait à lui seul 50% des entrées en salles l'an passé en Allemagne. Le cinéma allemand, quant à lui, a fait 4% des entrées grâce à **Kaspar Hauser** et un autre film, **Charlie et Louise**.

Ciné-Bulles: *Était-ce votre intention de faire un film ancré dans l'histoire et la culture allemandes et qui vise d'abord et avant tout un public allemand?*

Peter Sehr: Je voulais surtout faire un film qui me touchait et qui pourrait aussi toucher les autres. C'est la première chose. Ensuite, je me suis attaché à trouver un sujet que l'industrie dominante américaine ne soit pas capable de traiter: soit qu'il n'entre pas dans les sujets qui intéressent les *majors* ou que cela ne corresponde absolument pas à leur culture, à leur tradition. Il y a certainement, je crois, un marché potentiel pour ces films. Il y a aussi un public national qui veut voir des histoires racontées dans sa langue

et traite d'un sujet qu'il connaît. En plus, je suis sûr qu'en tournant des films authentiques il est possible de toucher le public d'autres pays. Dans les années 80, le cinéma allemand était dans une situation pitoyable et plusieurs ont voulu tourner des films comme les Américains, avec des thèmes similaires, un langage cinématographique similaire et le même type de mise en marché. Tous ces films, tournés en anglais, n'ont eu aucun succès ni en Allemagne ni à l'étranger.

Ciné-Bulles: *Mais votre itinéraire qui passe par la France, l'Amérique du sud, des études de chimie avant le cinéma, ne vous prédestinait pas à vous intéresser à des histoires comme celles de Kaspar Hauser?*

Peter Sehr: Après le baccalauréat, j'ai quitté l'Allemagne parce que je ne voulais pas faire le service militaire. Par ailleurs, j'avais et j'ai encore un rapport très ambivalent avec mon pays, sa culture; je ne souhaitais pas réellement partir. À l'époque, j'avais quand même décidé de ne plus remettre les pieds en Allemagne.

Ciné-Bulles: *Y avait-il une raison particulière?*

Peter Sehr: Je crois que c'est à cause de mon père. C'est le problème de toute une génération confrontée aux pères qui n'ont jamais parlé de leurs crimes même si tout le monde sait que ces crimes ont été commis. Savoir quel rôle mon père, aujourd'hui âgé de 83 ans, tenait dans le III^e Reich, il n'en a jamais été question entre nous. Sa carrière est assez semblable à celle de bon nombre d'Allemands de cette époque: jeune, il était dans le Parti communiste puis, en 1939, il a joint les rangs du parti nazi et fait presque toute la guerre en Russie. Il a perdu une jambe et s'est retrouvé prisonnier de guerre en France pendant un an. Puis, en 1947, il est revenu en Allemagne et il a décidé de tout oublier. Il a déclaré: «J'ai perdu ma jambe, ma mère, mon père, ma sœur et ma maison.» Son seul but était de tout recommencer. En fait, il y a cinq ans, j'ai bien cru qu'il allait mourir et j'ai réalisé un entretien de 20 heures avec lui. Et j'ai découvert qu'il suffit d'ouvrir le tiroir pour constater que tous les souvenirs et les remords sont encore là. Dans sa classe de lycée, mon père a côtoyé des jeunes juifs qui étaient plus riches que lui, qui lui donnaient parfois des choses à manger. Il a maintenu avec eux un rapport particulier et c'est peut-être comme ça qu'il a développé un certain antisémitisme. Aujourd'hui, malgré tout ce que l'on sait, il suffit de gratter un peu pour constater que cet antisémitisme-là est toujours présent en Allemagne.

Voici le contenu de la lettre qui accompagnait Kaspar Hauser, en ce lundi de Pentecôte de l'an 1828, lorsqu'il fut déposé sur l'Unschilttplatz de Nuremberg, lieu de prédilection des vendeurs de suif.

«Je vous envoie un gamin qui aimerait servir fidèlement son Roi. Ce gosse m'a été remis le 7 octobre 1812, je ne suis moi-même qu'un pauvre travailleur journalier, j'ai la charge de mes dix enfants. Je l'ai éduqué sur le mode chrétien et, depuis 1812, jamais il n'a fait un pas à l'extérieur de mon logis. Lui-même ne sait pas comment s'appelle ma maison et il ignore également le nom du village où elle se situe. Il est inutile d'essayer de le soigner. Il est incapable de retrouver son chemin et n'a pas une once d'argent sur lui, car moi-même je n'en ai pas. Si vous ne voulez pas vous en occuper, vous devez tout simplement le rejeter ou le pendre dans la hotte de la cheminée.»

Filmographie de Peter Sehr

- 1977: **To Shoot a Bicycle** (c.m.)
- 1978: **A Group of People** (c.m.)
- 1988: **Und nicht ein Tohuwabohu** (doc.)
- 1990: **la Jeune Fille serbe**
- 1993: **Kaspar Hauser**

Ciné-Bulles: *Était-ce aussi pour cette raison que vous vouliez fuir l'Allemagne? Y avait-il un sentiment de culpabilité?*

Peter Sehr: Je ressens toujours cette culpabilité et je suis prêt à l'accepter. C'est une culpabilité qui concerne non seulement les gens de ma génération mais celle qui vient après moi. Pour nous, il s'agit d'un véritable problème d'identité. Parmi les cinéastes, beaucoup ont quitté l'Allemagne à cause de cela. Le seul qui soit resté, c'est Rainer-Werner Fassbinder. En 1979, il a déclaré: «Je ne pose pas des bombes, je fais de films.» Je l'admire énormément.

Ciné-Bulles: *À quelle génération de cinéastes vous rattachez-vous?*

Peter Sehr: En terme d'âge, je suis plus proche de Volker Schlöndorff ou Wim Wenders mais comme j'ai fait d'autres choses avant le cinéma, je me sens près des cinéastes dans la trentaine. C'est une génération de gens avec un esprit plus pratique, plus terre-à-terre et qui a rejeté les grandes utopies.

Lorsque j'avais 16 ans, en 1967, c'était une année d'élections générales en Allemagne et le chancelier Kurt Georg Kiesinger est venu dans mon village. Il a débarqué de sa Mercedes pour faire un discours et nous étions une trentaine d'élèves présents. Au beau milieu de son discours, nous avons entonné le chant des SA (Section d'assaut) car Kiesinger avait fait partie — dans un poste subalterne — de l'équipe de propagande nazie de Goebbels. Nous avons chanté pendant plus de dix minutes. Cela a suffi pour qu'il regagne sa voiture et fiche le camp. Ainsi j'ai réalisé qu'il était possible, avec des moyens très modestes mais adéquats, de faire battre en retraite l'homme politique le plus important de mon pays. Ce qui signifiait que l'État n'avait pas de force face à la détermination d'un groupe. Cette expérience a été primordiale pour moi.

Ciné-Bulles: *Est-ce cela qui vous a amené à revisiter l'histoire allemande dans vos films?*

Peter Sehr: Malheureusement, je me trouve un peu seul avec mes opinions politiques. Les jeunes ont tendance à refuser le débat politique dans le cinéma; ça me désole mais j'essaie de le relancer. Pour moi, **Kaspar Hauser** est un film pertinent dans le contexte politique actuel. Par exemple, il est intéressant de comparer la manière dont il a été reçu en Allemagne de l'Est par opposition à celle de l'Allemagne

de l'Ouest. À l'Ouest, où j'ai assisté avec le public à plus de 50 projections, les gens se sont identifiés à Kaspar Hauser dans la mesure où ils considèrent que la société est complètement atomisée. À Munich, par exemple, plus de 50% de la population vit seul. Les gens, dans leurs appartements, se sont sentis comme Kaspar seul dans son cachot. On a même prétendu que la lumière froide qui éclaire de côté le cadre représente celle d'un écran de télévision! À cause d'un manque de communication avec les autres, il y a également une perte d'identité. Au travail, de plus en plus, les gens ne se parlent pas entre eux mais communiquent avec un ordinateur. Toute la journée devant un écran et le soir également: les rapports humains sont terriblement réduits. Par contre, à l'Est, plusieurs spectateurs m'ont dit: «C'est un film sur la guerre froide.» Cela signifie que la Bavière et le Bade sont comme l'URSS et les États-Unis et eux, les Allemands de l'Est, sont l'enjeu de cette lutte. Finalement, ils ont perdu leur identité et le sens de leur vie. C'est tragique. Pour des gens de mon âge, c'est comme si on leur avait volé 40 ans de leur vie; le pays était comme un cachot d'où il n'était pas question de sortir. Les gens à l'Est se sont identifiés à Kaspar et ont pensé qu'il s'agissait d'une métaphore sur leur propre territoire. En réalisant **Kaspar Hauser**, je pense avoir compris quelque chose sur l'état mental des deux Allemagne. J'ai constaté à quel point elles se sont développées dans des directions totalement différentes.

J'ai reçu beaucoup de commentaires concernant la scène du meurtre du bébé. Certains — dont mon producteur — voulaient même que je la supprime. Pour moi, cette petite scène est tout à fait symbolique d'une Allemagne, celle d'Auschwitz, où toute action est considérée en fonction de la plus grande efficacité, y compris la mise à mort. Les rapports qu'on a trouvés dans les camps font état très scrupuleusement de la manière avec laquelle les prisonniers meurent, du nombre minimum de calories nécessaires, etc. Une psychanalyste a tenté de voir dans le succès de mon film, comme Bettelheim dans les contes pour enfants, une façon de traiter des angoisses infantiles par rapport à la définition de sa propre identité. En ce sens, la fin du film semble positive dans la mesure où quiconque ne parvient à retrouver sa propre identité est condamné à mourir.

Ciné-Bulles: *Qu'est-ce que cela signifie pour vous?*

Peter Sehr: Faire des films est pour moi la seule manière de retrouver ma propre identité dans cette société-là. ■

Kaspar Hauser

35 mm / coul. / 137 min /
1993 / fict. / Allemagne

Réal. et scén.: Peter Sehr
Image: Gernot Roll
Son: Haymo Hayder
Mus.: Nikos Mamangakis
Prod.: Andréas Meyer
Dist.: Silence on parle - Paris
Int.: André Eisermann, Uwe Ochsenknecht, Katharina Thalbach, Udo Samel, Jeremy Clyde, Hansa Czipionka, Cécile Paoli